

THE UNIVERSITY OF MANITOBA

LE DRAME PSYCHOLOGIQUE

DES EYGLETIERE

DE TROYAT

by

EMMANUELLE MARIE-ANNE ABELE

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR
THE DEGREE OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF FRENCH AND SPANISH

WINNIPEG, MANITOBA

APRIL, 1988

Permission has been granted to the National Library of Canada to microfilm this thesis and to lend or sell copies of the film.

The author (copyright owner) has reserved other publication rights, and neither the thesis nor extensive extracts from it may be printed or otherwise reproduced without his/her written permission.

L'autorisation a été accordée à la Bibliothèque nationale du Canada de microfilmer cette thèse et de prêter ou de vendre des exemplaires du film.

L'auteur (titulaire du droit d'auteur) se réserve les autres droits de publication; ni la thèse ni de longs extraits de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation écrite.

ISBN 0-315-44108-9

LE DRAME PSYCHOLOGIQUE DES EYGLETIERE DE TROYAT

BY

EMMANUELLE MARIE-ANNE ABELE

A thesis submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1988

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this thesis, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
thesis and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this thesis.

The author reserves other publication rights, and neither the
thesis nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

Table des matières

	<u>Page</u>
Introduction	2
Chapitre premier: Madeleine parmi les Eygletière.	8
Chapitre second: Philippe Eygletière	21
Chapitre troisième: Françoise	31
Chapitre quatrième: Jean-Marc	42
Chapitre cinquième: Carole	52
Conclusion	61
Bibliographie	66

Note liminaire

Nous utiliserons pour les citations des Eygletière l'édition Flammarion, (Collection "J'ai Lu"), Paris, T. 1 Les Eygletière, 1965, T. 2 La Faim des lionceaux, 1966 et T. 3 La Malandre, 1967.

Nous désignerons chacun de ces volumes par un chiffre romain.

Introduction

"J'aime dans les romans longs, en plusieurs volumes, cette possibilité de tourner lentement autour des personnages, de les suivre d'années en années à travers leurs métamorphoses, d'épaissir autour d'eux l'atmosphère de leur maison, de moduler le murmure du temps qui passe."

Henri Troyat, Un si long chemin,
Ed. Stock, Paris, p. 189.

Né en 1911 à Moscou dans une famille bourgeoise d'origine arménienne, Lev ou Léon Tarassoff est donc Russe de naissance. Cadet d'une soeur et d'un frère, il vit une enfance très paisible dont il dit à peine se souvenir. Il apprend le français dès sa première jeunesse grâce à une gouvernante suisse. Lev Tarassoff a seulement six ans lorsque commence à gronder dans son pays la menace de la Révolution bolchévique. La famille de notables à laquelle il appartient se voit contrainte de fuir Moscou, devenue trop dangereuse pour la bourgeoisie.

Après un voyage qui est une véritable épopée à travers sa Russie natale, Lev Tarassoff, accompagné de sa mère, de son frère et de sa soeur, rejoint enfin son père dans la ville ukrainienne de Kharkov, car il a dû quitter la capitale dès le début des troubles politiques. Le père conduit les réfugiés en Crimée, puis dans le Caucase où la famille possède une résidence secondaire. La fuite à travers ce qui s'appelait encore la Sainte Russie se poursuit indéfiniment. Enfin, du port de Novorossisk, la famille s'embarque vers des cieux plus cléments. Leur destination finale sera la France. Lev Tarassoff arrive dans ce pays appelé à devenir sa nouvelle patrie au printemps 1920: il a neuf ans. Toute sa vie, il sera partagé entre deux grandes amours, la France et la Russie, à laquelle il conserve un vif attachement, sans y être

jamais retourné. Somme toute, seules de dramatiques circonstances ont amené la Russie à léguer à la France une de ses plumes les plus talentueuses et les plus prolifiques, celle d'Henri Troyat, pseudonyme de Lev Tarassoff.

Sa connaissance du français lui permet de se sentir assez rapidement chez lui en France. Il a à peine dix ans et déjà sa vocation d'écrivain commence à se manifester. Au fil des années, inspiré par les encouragements de certains de ses professeurs, Lev Tarassoff ressent une véritable passion pour la littérature. Il éprouve au vrai une attirance marquée pour tout le monde des arts. Mais la situation financière précaire de ses parents le contraint à entreprendre des études de droit. Il obtient sa licence à l'âge de vingt-deux ans. Mais sa passion d'écrire ne le quitte pas et il fait ses premières armes, alors qu'il est encore à l'armée à Metz, dans le roman Faux jour. De ce premier roman, l'auteur lui-même déclare: "Je n'ai jamais eu, et je n'aurai sans doute jamais, des articles aussi chaleureux que pour ce livre-là."¹ "Ce livre-là" lui valut en 1935 son premier prix, celui du Roman populiste, suivi trois ans plus tard du prestigieux prix Goncourt pour son quatrième roman: L'Araigne. Puis en 1937 paraît la nouvelle intitulée La clef de voûte. Plusieurs années

¹. Un si long chemin, Paris, Stock, 1976, p. 66.

passent....et il publie en 1947 le premier volume de son cycle romanesque, en trois volumes: Tant que la terre durera.

Suivront d'autres cycles, notamment Les Semailles et les Moissons (1953-1958) et La lumière des justes (1959-1963). Depuis 1935, celui qui depuis son premier livre a pour nom de plume Henri Troyat s'intéresse également aux biographies historiques. Il puise ses sujets parmi les plus grands personnages de l'histoire et de la littérature russes. Voient ainsi le jour Dostoïevski le joueur en septembre 1939, Tolstoï en 1965 et Catherine la Grande en 1977. Entre temps, l'élection d'Henri Troyat à l'Académie française en 1959 couronne ses premiers succès et assure son renom. Fait remarquable: il a seulement quarante-huit ans. Pour ce grand écrivain français, venu d'ailleurs, fils d'émigrés, cette élection représente en effet une consécration. Ecrire, pour Henri Troyat, représente une telle passion, qu'il voudra prêter sa plume à tous les genres. La poésie et la recherche des rimes savantes l'amuse, jeune. A ces nombreux romans, récits, nouvelles et biographies, il convient d'ajouter un certain nombre d'essais et quelques rares pièces.

Henri Troyat frappe d'abord et avant tout par la vraisemblance des histoires vécues par ses personnages. Tous ses écrits sont étayés par une recherche minutieuse et

approfondie qui donne une âme à ses livres. Son souci du cadre de son livre l'a amené à faire de nombreuses visites aux usines Renault, pour la rédaction de Naissance d'une Dauphine. Retiré dans sa bibliothèque où il a pour habitude d'écrire debout pendant de longues heures, contrairement à Cujas, jurisconsulte du XVI^e siècle, qui pour écrire s'installait à plat ventre, Henri Troyat ne mène pas pour autant une existence recluse. Malgré sa vie d'écrivain, Henri Troyat est présent au monde. Il éprouve un vif intérêt pour les êtres humains qui l'entourent.

Leur bonheur et leurs drames constituent la trame de ses livres. Henri Troyat sait nous entraîner dans des mondes auxquels sa plume donne une vie si intense et si riche qu'elle devient, par la magie du verbe et de l'action, celle du lecteur lui-même. Il sait rendre attachants les personnages les plus insignifiants. Ainsi en est-il pour son cycle romanesque intitulé Les Eygletière, famille parisienne et bourgeoise du milieu des années soixante. Les situations où s'incarne la vie de ces personnages et les drames qu'ils affrontent pourraient être les nôtres. Qui en effet ne s'est pas heurté au problème du conflit des générations? Qui ne s'est pas senti un jour déchiré entre ses aspirations propres et celles que ses parents nourrissent pour lui?

Dans cette étude, nous essaierons de montrer comment les personnages principaux, avec leur personnalité, leur

caractère et leur influence sur les autres membres de la famille, ont participé au drame psychologique de la famille Eygletière. Nous tenterons tout d'abord de reconnaître en quoi consiste ce drame. Nous nous trouvons dans une famille bourgeoise dont le chef exerce sa profession d'expert-conseil dans un des cabinets les plus réputés de Paris. Il a eu trois enfants de son mariage avec sa première femme Lucie. Cette dernière refait sa vie avec un homme médiocre et plus jeune qu'elle. Elle laisse à Madeleine, la soeur de son mari, le soin d'élever ses enfants. Philippe se remarie lui aussi, avec Carole, jeune femme mondaine et superficielle. Les enfants, dont la vie d'adultes débute mal, vivent auprès d'un père égoïste et imbu de sa personne. Il s'aperçoit, mais trop tard, qu'il a gâché sa vie. Sa profession et sa vie amoureuse, piliers de sa réussite factice, deviennent à la longue les instruments de son échec. Il paie cher la prise de conscience qui l'amène à réviser son échelle de valeurs. Quand bien même il tente de se rattraper, Philippe Eygletière fait l'épreuve du rejet de tout son entourage à cause de la profonde indifférence qu'il lui a lui-même réservée pendant trop longtemps. Ses enfants répondent tous à une situation familiale malsaine par une certaine forme d'échec. Pris dans ce mouvement, Philippe plie l'échine... "Qui sème le vent récolte la tempête."

Chapitre I

Madeleine parmi les Eygletière

Madeleine Gorget, veuve d'une quarantaine d'années et antiquaire de métier, vit dans l'ancien presbytère de Touques, petite ville normande de bord de mer. Habitée par une véritable passion pour les vieilles choses, Madeleine a repris un commerce d'antiquités, dont les revenus complètent ses rentes. Femme replète à l'allure sportive à qui son petit magasin laisse beaucoup de loisirs, Madeleine aime ponctuer ses journées de ballades sur la plage où elle ramasse des crustacés. Mais rien ne ravit autant Madeleine que de réaménager son intérieur, son domaine, son royaume. Madeleine a un frère, Philippe Eygletière, expert-conseil à Paris et père de trois enfants. Même si elle ne fait pas partie intégrante du clan des Eygletière, formé par son frère, sa seconde femme Carole et ses enfants à lui: Jean-Marc, Françoise et Daniel, Madeleine occupe une grande place dans la famille. Sans la tante Madou, la famille Eygletière existerait-elle encore? A la suite du divorce de Philippe et de Lucie, Madeleine s'est installée à Paris chez son frère. Elle a pris en main les rênes de la maison et s'est occupée pendant huit ans des enfants. Mais après le remariage de Philippe, elle a été supplantée par Carole qui a pris la direction de l'appartement cossu de la rue Bonaparte.

L'irruption de Carole dans la vie des Eygletière a laissé Madeleine sans occupation ni foyer. Elle s'est alors mise à travailler chez un antiquaire et, surprise

agréable, dans cette boutique de la Rive gauche, Madeleine rencontre le bonheur de sa vie: les vieux meubles et les objets anciens. Ils deviendront sa raison de vivre et la source de son bonheur de solitaire. En effet, mariée jeune et devenue veuve très tôt, Madeleine n'a cependant jamais éprouvé le besoin de se remarier ou de couler le reste de ses jours avec un autre homme. Sa vie de femme mariée a été, semble-t-il, monotone, sans éclat et, tout compte fait, ni heureuse ni malheureuse. Une certaine "camaraderie sportive" la liait à son mari Hubert et à la mort de ce dernier, tombé au champ d'honneur, Madeleine a tout simplement donné une nouvelle direction à sa vie. La présence d'un homme ne lui est pas nécessaire. Contrairement à beaucoup de femmes, Madeleine n'a pas besoin de sentir un homme auprès d'elle pour son équilibre. Elle savoure cette solitude physique, comblée par la proximité de tous les objets dont elle s'est entourée. Madeleine s'est donné un objectif: s'évertuer à rendre au vieux presbytère qu'elle habite son âme et son cachet d'antan. De plus, le petit magasin qu'elle gère permet à Madeleine d'occuper le reste de son temps en se consacrant à ce qu'elle aime. Passer des heures à chercher une pièce d'antiquité, un objet rare ou apporter des modifications à son salon en vue de sa meilleure disposition intérieure: voilà ce qui peuple l'existence de Madeleine. Elle éprouve un immense plaisir à diriger les travaux des ouvriers

préposés à la restauration du presbytère. "Pendant toute la période des travaux, sa vie avait été remplie par les soucis de la maison aussi complètement que par la présence d'un homme. Peut-être même était-elle plus heureuse parmi les objets qu'elle choisissait et disposait selon sa fantaisie qu'elle ne l'avait été auprès de son mari."¹ Le bonheur de Madeleine tient en ces gestes quotidiens où elle met tout son amour pour les choses artistiques. Mais, au presbytère de Touques, où, sans sa famille, Madeleine paraît mener une vie d'ermite, dans la religion de ses antiquités, il y a en permanence une chambre prête pour ses neveux.

Malgré son goût pour la solitude, Madeleine aime se sentir utile aux autres. Malgré toute la joie que lui procurent son indépendance et sa solitude, Madeleine se veut disponible pour sa famille. Elle partage donc son temps entre les deux pôles de sa vie: sa passion pour les antiquités et son amour des enfants de son frère. Femme d'âge mûr, Madeleine revit une certaine jeunesse par procuration auprès de ses neveux.

Au début de la chronique des Eygletière, les neveux de Madeleine traversent tous trois l'âge critique de l'adolescence et amorcent le début de leur vie d'adultes. Le sort de ses neveux, abandonnés en bas âge par leur mère l'a certainement rapprochée d'eux. Madeleine a tout laissé

¹ T. I, 8.

de côté pendant huit ans pour voler au secours des enfants et elle réapparaîtra auprès d'eux à chaque tournant de leur vie, à chacune des crises qu'ils connaissent. Madeleine a désapprouvé la décision de sa belle-soeur Lucie de quitter le domicile conjugal, mais elle reconnaît avoir pris avec joie la charge des enfants au moment du divorce de son frère. "Derrière mon indignation, n'y avait-il pas, à ce moment-là, une allégresse secrète? Cette femme que je condamnais m'apportait, dans ma solitude, une raison de vivre."¹ Même si Madeleine n'a pas connu les joies de l'enfantement, les circonstances lui ont permis pendant quelques années de remplir le rôle de mère de famille. Et il est clair qu'elle s'est senti une vocation maternelle. N'est-ce pas la vocation profonde de la femme? Se rendant compte de la difficulté de la situation de ses neveux, Madeleine a vraiment tout fait pour combler en eux le vide traumatisant que laisse une mère en quittant le toit familial. Elle leur a donné le meilleur d'elle-même. Des années plus tard, elle se rappelle encore la maladie de l'un, les chagrins de l'autre, comme s'il sagissait de ses propres enfants.

Depuis le divorce de leurs parents, Jean-Marc, Françoise et Daniel savent que Madeleine, elle, ne les abandonnera pas. A l'âge difficile et crucial de

¹ T, I, 39.

l'adolescence, "les jeunes se referment sur leur monde à eux, un monde "immature", où règnent le désarroi, le chaos et le feu, mélange de ferveur et de dégoût, qui attend désespérément un guide, un appui, un idéal."¹ Pour ces enfants vivant près d'une belle-mère légère et frivole et d'un père qui les déçoit lorsqu'ils le découvrent adultère, Madeleine représente une société révolue, mais aussi un roc auquel ils peuvent toujours s'accrocher. Tante Madou est là chaque fois qu'un de ses neveux a besoin d'elle. Madeleine symbolise pour ses neveux la fermeté dont tous les enfants, même grandissants, ont besoin.

L'importance de Madeleine est accrue par l'absence de son frère. Cette famille n'a en effet pas de gouvernail. Philippe, très pris par ses occupations et sa profession, consacre peu de temps à ses enfants et délaisse les siens. Préoccupé de sa propre vie avant tout, il est toujours le dernier à apprendre les nouvelles importantes de la famille: le désir de Daniel de partir en Afrique, la tentative de suicide de Françoise et, finalement, la liaison de sa femme avec son fils aîné.

Madeleine s'est donné pour tâche d'aplanir les difficultés et d'arrondir les angles. Madeleine intervient avant que Philippe ne soit mis au courant des événements familiaux, car, son frère une fois renseigné, l'orage qui

¹ Onimus, Jean, "Les Eygletière, La Malandre," La Table ronde, 232 (mai 1967), 133.

couvait éclate. Madeleine s'interpose entre les enfants et leur père. Elle parle le langage des jeunes et comprend celui de son frère, elle est donc à même de jouer le rôle de médiatrice. Madeleine sert d'intermédiaire entre les deux générations et cimente les liens filiaux rendus fragiles par le manque de communication au sein du groupe.

Philippe n'apprécie pas toujours les interventions de sa soeur, car il ne sent pas le rôle capital qu'elle joue en retardant l'éclatement de la cellule familiale. Aussi lorsque Philippe demande à sa soeur, en visite à Paris, de ne plus s'occuper des affaires de la famille, Madeleine se sent blessée dans sa fierté. Son coeur saigne si l'un des siens lui déclare que la famille n'a pas besoin d'elle. Madeleine juge donc ne plus pouvoir loger chez son frère que sur invitation et couchera à l'hôtel à ses prochaines visites.

Orgueilleuse, Madeleine n'osera pas demander à son frère de pouvoir l'accompagner dans la croisière qu'il compte entreprendre en Grèce avec ses enfants. Elle aimerait passer les vacances avec ses neveux, mais l'animosité qui règne entre Philippe et elle lui fait renoncer à une telle requête. Madeleine, comme Philippe, se surveille, et aucun des deux ne fournit à l'autre l'occasion d'être rabroué. La raison du plus fort étant toujours la meilleure, Madeleine préfère ne pas partir en Grèce avec ses neveux plutôt que de risquer une rebuffade.

"Tout plutôt que la honte d'essuyer un refus de la part de son frère. Elle serait très bien à Touques l'été prochain, elle n'avait besoin de personne."¹ L'orgueil de Madeleine freine ses désirs personnels et accentue ainsi sa solitude.

Madeleine construit son bonheur sur celui de sa famille et sur son amour des antiquités. Dans son désir d'aider ses neveux, devenus de jeunes adultes, Madeleine conserve la nostalgie des années pendant lesquelles les enfants avaient véritablement besoin d'elle. Car, entre temps, elle a été supplantée par Carole. Mais, seule Madeleine, qui a vu grandir les enfants, les connaît et les comprend vraiment. Et elle est tout heureuse lorsque l'un de ses neveux lui demande encore son aide et son appui. Les enfants savent qu'ils obtiendront plus facilement ce qu'ils désirent et qui leur tient à coeur en passant par Tante Madou. Elle est à l'écoute des enfants, accueille leurs requêtes et les présente ensuite avec tact à leur père. Ainsi, sa patience et ses arguments savent venir à bout des objections de Philippe. Elle sait le convaincre de laisser partir Daniel, son benjamin, en Afrique. En vertu du principe que les voyages forment la jeunesse, elle appuiera Daniel contre son père dans son désir de passer là-bas un été.

Madeleine est juste et psychologue. Elle sait allier les marques d'affection et les encouragements, prodigués en

¹ T. I, 181.

temps opportun, aux observations et aux réprimandes jugées nécessaires.

Madeleine entretient avec Françoise, celle des trois enfants dont elle est le plus proche, des relations de mère à fille, peut-être même de complicité. Toutes les mères ne sont pas en effet les confidentes et les amies de leur fille. Ici, une grande connivence les lie. Madeleine veut avant tout le bonheur de sa nièce et même si elle ne se fait pas d'illusions excessives sur la relation de Françoise avec son fiancé Patrick, elle se réjouit de la perspective de mariage de Françoise. Elle est même plus enthousiaste que sa nièce pour ses projets. "La joie envahit Madeleine: Françoise amoureuse allait se déplier, s'épanouir, respirer par tous les pores de sa peau."¹ L'enthousiasme de Madeleine contraste avec le calme de Françoise. La nature positive de Madeleine donne parfois lieu à des débordements de joie qu'elle s'efforce de maîtriser de crainte de paraître ridicule. "Madeleine se sentit démodée avec son exaltation de pensionnaire. C'était elle qui avait dix-huit ans et Françoise cinquante."² Malgré la différence d'âge, Madeleine est à l'aise avec les jeunes et se sent à leur diapason. L'écart de génération ne la gêne pas.

¹ T. I, 23.

² T. I, 23.

Madeline possède un sens inné du dévouement. Elle n'hésite pas à confier la direction de son magasin à une voisine pendant plusieurs jours, si son devoir l'appelle à Paris. Lorsque, à la suite de sa tentative de suicide, Françoise sort de l'hôpital, Tante Madou prend la situation en main. Elle devance Carole en décidant d'emmener Françoise à Touques pour sa convalescence.

Le silence de sa nièce ne l'effraie pas. Mais elle observe un silence prudent. Elle ne pose aucune question, persuadée que le calme de bord de mer rendra peu à peu à Françoise le goût de vivre. Mais quand Madeline juge qu'il est temps pour Françoise de sortir de sa léthargie, elle n'hésite pas à la réveiller. Madeline apprend par les confidences de sa nièce que cette dernière entretient une liaison avec son répétiteur de russe. Avertie par son intuition, Madeline n'éprouve aucune surprise et peut ainsi agir dans l'intérêt de Françoise.

Madeline écoute, juge, conseille et aide les autres, mais ne peut vivre leur vie pour eux. C'est un peu en spectatrice impuissante qu'elle regarde ces neveux dévier tour à tour de leur voie normale. Elle ne veut pas s'immiscer dans leur existence. Elle a fait sa vie. Elle comprend que les jeunes doivent vivre la leur. Elle désapprouve cependant la conduite de Jean-Marc, sa liaison avec sa belle-mère étant sans issue. Elle déroge donc à

son principe et ne ménage aucun effort pour tenter de briser la malsaine liaison où elle voit le ferment de la désintégration de la famille. Tout en vivant loin de cette famille, Madeleine en représente l'élément stable. La famille, désunie depuis longtemps, continue de se désintégrer au fil des événements. Madeleine seule a le pouvoir de freiner sa chute. La planche de salut de la famille Eygletière réside dans cette femme "venue de sa province pour colmater les brèches."¹ Avec Madeleine, la campagne, la tradition et la force se portent au secours d'un destin citadin en perdition.

Ce tourbillon d'événements, ses efforts pour sauvegarder la famille épuisent Madeleine. Mais à Touques, son oasis, Madeleine reprend force et vitalité: "Décidément, elle n'était bien que chez elle, à Touques. Huit jours de Paris, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle prenait la vie des autres trop à coeur..."² Mais Madeleine admet en même temps qu'elle ne peut se passer de Paris et de sa famille. Son attachement pour les siens, de même que des raisons personnelles, expliquent cette attirance pour la capitale. A quoi servirait-elle si Madeleine n'avait plus sa famille pour lui donner soucis et joies humaines? Un orage éclate à

¹ Onimus, Jean, op. cit.

² T. I, 53.

Paris, elle fait tout pour résoudre un conflit, trouver une issue à une situation difficile. Elle est convaincue qu'à son retour à Touques, son petit eden la revivifiera.

Sans doute la paix qu'elle trouve en elle-même et la force qui émane de sa personne ne suffiront pas à empêcher la désintégration de la famille. Que peut Madeleine, malgré son amour pour les siens, contre les fatalités du temps? La liaison de Jean-Marc avec Carole, le mariage de Françoise avec Alexandre éloignent ses neveux de Madeleine, mais elle attend qu'ils lui reviennent. Elle ne cesse d'espérer leur visite, en secret, sans trop y croire. N'a-t-elle pas raison, même si ses attentes sont souvent déçues, les enfants annulant à la dernière minute une visite dont l'attente l'avait tant réjouie? Tante Madou est bien pratique pour les moments difficiles. Madeleine se plaint à peine, elle est fière. Tapi dans le fond de son cœur, vit l'espoir de voir revenir ses neveux... L'auvent qu'elle fait ajouter à la maison n'en est-il pas le symbole?

La paix de Touques revêt d'autant plus de valeur aux yeux de Madeleine qu'elle est régulièrement menacée par les tempêtes familiales. Elle est témoin des événements tragiques qui emportent son frère et un de ses neveux. Aussi l'équilibre de Madeleine s'établit-il entre la solitude de Touques et les tumultes de Paris. Ses joies les plus sûres lui viennent des choses. Chaque membre de

la famille poursuit ses objectifs, mène sa vie. Seule Madeleine, confidente des uns et des autres, rapièce les existences déchirées. Le drame de chacun lézarde l'unité familiale, si chère à Madeleine. Un père trahi par son fils, un garçon père à dix-huit ans et une fille incapable de faire son bonheur: triste sort pour une famille qui se meurt. Cette famille amorce un grand virage, symbole d'un bouleversement dans les valeurs d'une société. Madeleine, en allant à contre-courant, tente d'éviter le pire. L'âge et l'expérience des humains l'ont, semble-t-il, préparée à toute éventualité.

Contre vents et marées, impavide, égale à elle-même, Madeleine imprime au roman toute sa force d'âme, son héroïsme, tandis qu'à Paris, la vie continue....

Chapitre II

Philippe Eygletière

Philippe Eygletière, expert-conseil, mène à Paris une vie très confortable dans son appartement bourgeois qu'il partage avec Carole, sa seconde femme et ses trois enfants à lui: Jean-Marc, Françoise et Daniel. La famille Eygletière semble connaître une vie paisible et harmonieuse, ponctuée par les nombreux déplacements professionnels que Philippe est amené à faire à l'étranger.

Philippe entre en scène à travers les pensées de sa soeur Madeleine, alors que cette dernière se remémore leur dernière rencontre. Madeleine, à la suite du divorce de son frère, a bien pu s'occuper des enfants et de la maison pendant huit ans: Philippe lui interdit aujourd'hui de se mêler des affaires de la famille. Sans ambages, il lui a demandé de ne plus revenir rue Bonaparte sans y être invitée. Philippe impose ainsi sa personnalité orgueilleuse et autoritaire. Il semble avoir oublié que Madeleine lui a rendu ce grand service alors que les enfants encore en bas âge avaient besoin de la présence d'une mère. Il a dû reconnaître en elle une mère attentive et affectueuse pour les enfants "orphelins de circonstance"! C'est pourtant sans hésiter qu'il a demandé à Madeleine de partir, la laissant presque à la dérive, sans foyer ni métier, dès qu'il a décidé d'épouser Carole. Philippe ignore les sentiments de gratitude ou de reconnaissance. Homme de tête, il vit sa vie sans se préoccuper des êtres qui l'entourent. Ses enfants et, très

vite, sa femme, font partie, en quelque manière de son cadre de vie. Toute la famille craint Philippe, seule Madeleine ose lui tenir tête. L'apparente unité du clan des Eygletière ne tient qu'au silence. Craignant les réactions vives du père de famille, chacun s'ingénie tacitement à ne rien dire à Philippe de sa vie et à taire les remous de celle des autres. Philippe vit dans son cocon, étranger aux problèmes humains. Le père de famille se contente de donner son approbation, d'imposer sa volonté ou son veto.

A l'égard des femmes, Philippe manifeste une attitude condescendante. Il s'interdit de demander son opinion à Madeleine sur l'éducation des enfants. Habitué dans son travail à être consulté, Philippe ne s'abaisserait pas à demander conseil. Il aime que Carole lui donne raison en toute circonstance. Quant à Françoise, elle est le moindre de ses soucis. Seules la tentative de suicide de sa fille et sa mésalliance avec son professeur obligent Philippe à se rappeler son existence. En prenant Carole pour épouse, Philippe est demeuré fidèle à lui-même. Les femmes dont il apprécie la compagnie sont belles, mais vides. Il tolère Madeleine à condition qu'elle se tienne à sa place et lui donne l'impression de régner en maître absolu sur la maisonnée. Il n'accepte pas que sa soeur exprime son opinion. A propos du voyage envisagé en Grèce: "Au fond, la seule chose que Philippe pût reprocher au projet,

c'était qu'il lui fût présenté par Madeleine! Il y avait là quelque chose d'humiliant pour son amour-propre personnel." ¹ Aussi, son orgueil est-il blessé par l'insistance de Madeleine à le contrecarrer systématiquement. De même, une femme trop intelligente ternirait son image à ses yeux. Pour Philippe, être mari et père signifie régner en maître absolu; avoir toujours raison, même s'il a tort. De là à admettre son infailibilité, il n'y a qu'un pas. Au fil des ans, Philippe ne modifie pas son attitude envers ses enfants. Il les traite comme il les a toujours traités: il les ignore systématiquement. Jamais il ne les encourage par d'affectueux compliments. Bien au contraire, il leur réserve de perpétuels reproches. Aussi Philippe contribue-t-il à les éloigner encore davantage de lui. "Daniel s'était jeté sur lui et l'embrassait furieusement. Ce gamin était trop démonstratif! L'éducation de Madeleine!... Que de fois il s'était insurgé contre les effusions familiales."²

En effet, les effusions familiales l'embarrassent car elles l'obligeraient à montrer un aspect humain auquel il se refuse. Seules ses nombreuses maîtresses, conquêtes provisoires, bénéficient de l'amour purement salace que son caractère le porte à leur donner. Mais ses enfants qui auraient tant besoin de l'aimer et de le respecter, n'ont

¹ T. I, 41.

² T. I, 43.

droit qu'à la sécheresse d'un père, dur, empruntant un faux air janséniste. Contrairement à la femme de Philippe et à ses maîtresses, sa soeur Madeleine n'est ni coquette ni mondaine. Mais elle est intelligente et Philippe n'accepte pas cette sorte de concurrence de la part d'une femme. Philippe laisse l'impression d'être sûr de lui-même. Pourtant, il craint de perdre ses atouts. Délaissant non seulement ses enfants mais aussi sa femme, Philippe éprouve le besoin constant de faire de nouvelles conquêtes amoureuses afin de se convaincre qu'il peut toujours séduire en dépit de son âge.

Philippe se veut strict et rigoureux. La contrepartie en est, chez cet homme d'affaires averti, un manque de psychologie fâcheux. Les mêmes manières autoritaires qui lui assurent sa réussite professionnelle minent ses relations familiales. Son fils aîné Jean-Marc bénéficie d'un certain traitement de faveur. Il jouit de l'estime de son père, mais aucun des autres membres de la famille n'est ménagé. Philippe s'interdit la gentillesse, c'est chez lui question de principe. Devrait-il déroger à ce dernier, il manquerait à ses devoirs envers lui-même. "Il haïssait la gentillesse. C'était la vertu des faibles. Compter sur la pitié des autres conduisait à abdiquer une partie de sa personnalité. Avait-il jamais sollicité l'indulgence de qui que ce soit?"¹ Philippe ne comprend pas pourquoi il

¹ T. I, 42.

accorderait aux autres des faveurs dont lui-même n'a jamais bénéficié. C'est l'alpha et l'omega de sa conduite. Cet égocentrisme le perdra. Philippe ne sait pas se mettre à la portée des siens. Il aime ses enfants: il n'en doute pas; mais Philippe n'irait pas jusqu'à s'abaisser à traduire en actes ou en paroles son amour paternel. Tout, dans son attitude est teinté d'orgueil. "Pourtant il était sûr de tenir profondément à ses enfants. Il les aimait à sa manière, avec retenue, avec fierté."² Jean-Marc, Françoise et Daniel, que leur tante a élevés, seule, dans l'affection et avec attention, vivent dans le monde vibrant de leur jeunesse. Seraient-ils donc à même de comprendre le comportement de leur père, élevé en un temps bien différent du leur? Philippe vit en tout cas selon ses propres valeurs, qu'il n'a manifestement pas communiquées à ses enfants. Tout comme Troyat dont les journées se déroulaient à la fois en France, par l'école, et en Russie, pour la vie privée, les enfants Eygletière passent de la camaraderie chaleureuse de la journée à la retenue pesante, étouffante de la maison familiale, le soir. Seul Daniel reste fidèle à lui-même, quels que soient le cadre et le milieu où il se trouve: cependant il courrouce son père plus souvent que Jean-Marc et Françoise qui n'ont pas l'exubérance naturelle de leur frère.

² T. I, 43.

Jean-Marc, en raison de son statut d'aîné, d'étudiant en droit, destiné à suivre la carrière du père, jouit d'une faveur spéciale. Philippe prend en effet la peine de lui parler, de le conseiller et y trouve plaisir et beaucoup de satisfaction. Il déplore même que de telles rencontres n'aient pas lieu plus souvent. Regret gratuit pourtant, puisque Philippe saisit les occasions qui lui sont offertes de communiquer avec son fils, mais ne les suscite pas. Il a malgré tout le souci de maintenir le contact avec lui, en dépit de ses occupations. "Je n'ai pas beaucoup le temps de m'occuper de toi actuellement, mais je me rattraperai l'été prochain en Grèce."¹ Quelles sont les bases de ces relations? Elles reposent essentiellement sur la conviction que Philippe pense faire partager à son fils: le plus important dans la vie d'un homme tient dans ses relations avec les femmes. Il s'efforce de transmettre son savoir-faire à Jean-Marc qui d'après lui manque de virilité. Philippe veut persuader son fils qu'un homme ne doit se priver d'aucune femme. Les leçons porteront leurs fruits lorsque Jean-Marc, suivant les conseils de son père à la lettre, établira à la longue une relation amoureuse avec sa propre belle-mère. L'attitude de Philippe a ce premier effet sur son fils: "Rien ne lui résiste, pensa Jean-Marc, et il ne s'embarrasse de rien. Voilà un homme

¹ T. I, 67.

qu'on n'imagine que vainqueur."¹ Mais cette admiration chez Jean-Marc cédera bientôt la place au dégoût lorsqu'il découvre une maîtresse à son père. Philippe compte sur la complicité de son fils pour cacher l'existence de cette maîtresse, ne comprenant pas qu'il vient à tout jamais de tuer l'admiration que son fils avait tant besoin de lui vouer.

Philippe, plus tard bafoué et trahi par sa femme et le seul de ses enfants qu'il aime vraiment, n'est-il pas l'artisan de son malheur? Seules sa réussite professionnelle et ses conquêtes amoureuses l'intéressent. Philippe a réduit, sans vraiment s'en rendre compte, les êtres qui l'entourent au rang d'objets de son décor familial. Objets qu'il ne voit plus. On connaît son opinion à l'égard des femmes. Il déclare ainsi: "Il en va ainsi pour les femmes. Ce sont des créatures fausses, faibles, futiles, menteuses, malades. Mais on ne peut s'en passer."² Dans l'esprit de Philippe, la femme occupe donc un rang inférieur. Cette philosophie explique le peu de cas qu'il fait de sa femme et de sa fille et l'hostilité à peine voilée qu'il nourrit envers sa soeur. Philippe ne peut accepter que cet esprit si intelligent habite le corps d'une femme.... Aussi Madeleine a-t-elle fort à faire pour

¹ T. I, 66.

² T. I, 66.

obtenir quelques miettes de considération de la part de son frère.

Les valeurs trop passagères de Philippe lui font craindre l'âge. Un jour, il devra prendre sa retraite, tant à son cabinet qu'auprès des femmes. Il doit céder la place à son fils, symbole de jeunesse, incarnation de la génération montante. Mais les deux pôles de sa vie perdant de l'importance avec le temps, Philippe s'aigrit. Il jalouse les jeunes et leur avenir. Il en veut à ces jeunes gens qui se lancent dans la vie avec avidité, qu'il s'agisse de ses enfants ou de ses employés. Philippe voit en eux des lionceaux à peine émancipés qui se battent pour établir leur territoire. Abandonné par sa femme et se sentant menacé par la génération montante, rejeté par ses enfants, il perd son goût pour sa place dans la société et son statut. Philippe finit par perdre la tête et meurt de ce qui pourrait bien être un suicide....

Philippe symbolise un certain type d'hommes, qui ont appris leur rôle de séducteurs et de soutiens de famille, mais qui ne sont pas à même de comprendre ce que les autres attendent d'eux. Sont-ils à plaindre ou à blâmer? Ne souffrent-ils pas autant que ceux qu'ils déçoivent? Cette impossibilité de communiquer les paralyse. Faire un pas vers les autres, vers ses enfants, paraît simple, mais prend un caractère dramatique pour qui a toujours vécu

retranché derrière les barrières de la vie professionnelle et des obligations familiales.

Dans le creuset de la souffrance, l'homme se révèle. Cette souffrance libère un instant Philippe de son orgueil. Il parvient à s'avouer qu'il a besoin de ses enfants et sans le savoir il connaît les moments les plus importants de sa vie, mais "Qu'il avait donc l'air emprunté, avec son désarroi, à l'entrée de cette fête où nul ne se souciait de lui!"¹ La crainte du ridicule le fait reculer et le précipite vers le désespoir. La crainte du ridicule et l'orgueil ont empêché cet homme de prendre sa vraie dimension de père. C'est là tout le drame de ce chef de famille. Des comprimés ont enlevé Philippe Eygletière à la vie, mais l'orgueil ne l'avait-il pas tué depuis longtemps déjà?

¹ T. III, 364.

Chapitre III

Françoise

Françoise, jeune adolescente d'environ dix-huit ans est l'unique fille de la famille Eygletière et la seconde des trois enfants. Vivant avec son père depuis le divorce de ses parents, elle a été élevée par sa tante Madeleine jusqu'au remariage de son père avec Carole.

Comme modèle féminin, Françoise n'a connu que sa tante, femme d'allure sportive. Quant à sa belle-mère Carole, elle vit dans le seul souci de sa beauté. Françoise apparaît, elle, comme une jeune fille studieuse, sérieuse et religieuse, ne possédant qu'une trop légère teinte de féminité. En un mot, pour une jeune fille de son âge, Françoise accorde peu d'attention à sa personne. Elle considère les soins de beauté comme superflus, ce que même sa tante Madeleine déplore. "Si seulement elle se coiffait autrement, pensa Madeleine, si elle se maquillait un peu, si elle renonçait à ces robes-sacs!"¹ Mais Françoise préfère se consacrer tout entière à ses études à l'Ecole des langues orientales. A la maison, Françoise mène la vie paisible d'une jeune fille bourgeoise et ne se pose pas de questions sur le monde qui l'entoure.

Françoise projette de se fiancer à un jeune homme fade et insipide qui finira, par contraste avec l'évolution de Françoise, par perdre tout intérêt. Patrick étant le seul jeune homme que Françoise ait fréquenté, il lui semble tout désigné comme futur mari. Mais la jeune fille vit à l'âge

¹ T. I, 22.

où il est dangereux pour une jeune personne innocente, de s'engager pour la vie. Bientôt un autre homme entrera dans son existence pour la bouleverser complètement. Françoise s'éprend en effet de son répétiteur de russe, Alexandre Kozlov. Ce Russe d'origine, de quinze ans son aîné, attire profondément Françoise. Il fait naître en elle des émotions inconnues jusqu'alors. Elle ne résiste pas au charme d'Alexandre qui, petit à petit, minera tous les sentiments de Françoise pour Patrick. Alexandre Kozlov ne représente, certes, pas un parti enviable pour une jeune fille de la bourgeoisie, avec son maigre salaire, mais il possède en revanche une grande intelligence qui, d'emblée, séduit Françoise. A l'exotisme qui marque Alexandre vient s'ajouter un goût prononcé pour le cynisme qui fascine notre jeune héroïne. Françoise finit sans tarder par tomber dans les bras de son professeur, antithèse de son père et de ses deux frères. Ne recherche-t-elle d'ailleurs pas un père en cet homme de quinze ans son aîné? Fille sérieuse et pleine de prévoyance lorsqu'il s'agissait de ses projets de mariage avec son fiancé Patrick, Françoise se laisse aller, sans réfléchir, à une relation amoureuse qui ne l'épanouit pas. Sa vie commence en effet à prendre un cours tumultueux, lorsque la petite fille sage à l'avenir tout tracé devient une jeune femme déçue par sa première expérience amoureuse.

Déchirée entre sa passion pour Alexandre et ses valeurs bourgeoises et religieuses, Françoise tente de mettre fin à ses jours. Elle est passée trop rapidement d'une vie rangée et protégée à une vie assez libre et elle en est honteuse. Elle a perdu tout respect pour elle-même. Le monde de Françoise a basculé avec sa première expérience sexuelle. Un séjour à Touques et la patience de sa tante Madeleine, sa confidente de toujours, parviendront à lui rendre goût à la vie. Madeleine, observatrice et intuitive avait vu des changements s'opérer chez la jeune fille. Quelques notations de détails suffisent à Madeleine. "D'ailleurs, cette fois-ci, elle ne parlait pas de son fiancé. La seule allusion à sa vie personnelle avait trait à cette visite chez le coiffeur. Là aussi, il y avait quelque chose de surprenant: Françoise préoccupée du "mouvement" de ses cheveux."¹ Malgré la déception de la première expérience, Françoise continue d'éprouver une grande attirance physique et intellectuelle pour Alexandre. "Tôt ou tard, elle le savait, elle retournerait dans les bras d'Alexandre Kozlov. Qu'elle le voulût ou non, il était son destin."² Alexandre représente l'inconnu, la nouveauté, et surtout l'opposé de la vie de ses parents. En perdant le respect de sa personne, Françoise pensait

¹ T. I, 243.

² T. I, 286.

avoir tout perdu. Son jeune âge la porte aisément aux extrêmes.

Après avoir découvert la liaison de Jean-Marc avec Carole, Françoise, révoltée, éprouve le besoin d'être comprise et écoutée. C'est une dispute avec Carole à ce sujet qui a précipité prématurément Françoise dans les bras d'Alexandre. Pour la première fois, Françoise a voulu plaire à un homme, être remarquée de lui, l'attirer.

Tous ces changements physiques qui transforment Françoise la portent à réfléchir et renversent les rôles dans ses rapports avec son frère aîné Jean-Marc. Elle qui s'était empressée de juger son frère dans sa liaison avec Carole cause maintenant à ce dernier une déception mêlée d'indulgence. "Ecoute, ma vieille, dit-il tendrement, tu as fait une énorme connerie, mais toutes les filles que je connais sont plus ou moins passées par-là! Toi, tu étais une exception! Je te regardais vivre et je me demandais en quoi tu étais fabriquée."¹ Françoise recherche la protection de Jean-Marc et les événements contribuent à rapprocher le frère et la soeur. Une fois l'époque de l'enfance passée, chacun vivait dans son monde, poursuivait son chemin, sans se préoccuper des autres. Par sa liaison avec Alexandre, Françoise reprend momentanément le dialogue avec Jean-Marc. Ainsi, le jeune homme prend conscience de

¹ T. I, 288.

l'éloignement qui s'est opéré entre sa soeur et lui: "Tu étais amoureuse de ce garçon et je n'en savais rien! dit Jean-Marc. C'est incroyable!"¹ A quelque chose tout malheur est donc bon! Mais ce rapprochement ne durera pas. En eût-il été autrement, les vies de Jean-Marc et de Françoise auraient pu être différentes. Ces moments d'intimité retrouvée entre Jean-Marc et Françoise ne servent malheureusement qu'à protéger le choix de vie de chacun contre le jugement de l'autre. Jean-Marc et sa soeur ne peuvent que constater le "pétrin" dans lequel ils se trouvent tous deux. Ils n'essayaient pas de se sortir mutuellement de situations sans issues. Mais auprès de qui Françoise pouvait-elle trouver refuge? Jean-Marc, de par sa liaison "incestueuse" avec Carole, est le seul qui puisse entendre la confession inavouable de Françoise.

Deux tendances se combattent en la jeune fille. L'ancienne Françoise se sent coupable de sa rupture avec Patrick à certains moments, mais les sentiments de la Françoise nouvelle pour son professeur reprennent le dessus.

Françoise, qui trouvait sa liaison monstrueuse, va de déception en déception. Après avoir appris la liaison de son frère avec sa belle-mère, Françoise découvre maintenant que l'ignoble Carole est elle aussi, et depuis longtemps,

¹ T. I, 289.

une femme trompée. Ces révélations sur son père anéantissent ses dernières illusions de jeunesse. Pour Françoise, le passage de l'enfance à l'âge adulte, fait sans préambule, a été rude. Jean-Marc constate: "Ouvre les yeux, Françoise, sors de tes rêves d'enfant, dit-il encore.Tout ce qui avait fait son existence jusqu'à ce jour s'éloignait d'elle."¹

De la même manière que Carole, sans s'en rendre compte, avait involontairement jeté Françoise dans le lit de son professeur, Philippe poussera sa fille à accepter la proposition de mariage d'Alexandre Kozlov, faite à la légère. Françoise finira donc par épouser son professeur à la suite d'une circonstance fortuite où elle veut donner tort à son père sur l'opinion qu'il se fait d'Alexandre. Ce mariage est également dû au hasard de la vengeance de Carole qui a révélé la liaison de Françoise à Philippe. Françoise se laisse donc porter par les circonstances et se lance dans le mariage sans avoir réfléchi.

Sa vie avec Alexandre est jalonnée de surprises et de déceptions. "Madeleine replia la lettre. Rien de surprenant là-dedans. Pourquoi accuser cet homme de tricherie? Françoise seule était coupable. Pétrie de naïveté et d'exigence, il était fatal qu'elle succombât au premier choc avec la vie réelle. Sa soif d'admirer, de croire, en ferait même, sans doute, une éternelle victime.

¹ T. I, 312.

On ne guérit jamais tout à fait de la pureté."² Françoise s'attache aux valeurs traditionnelles du mariage alors que pour Alexandre, cette union représente un jeu, une expérience à tenter. Les valeurs des époux, diamétralement opposées, incitent Alexandre à prendre Françoise comme cible de ses railleries. Pour Françoise, pétrie de religion, la notion de couple et de mariage passe par une certaine abnégation de soi qu'elle poussera jusqu'à oublier son bien-être. Elle est la seule à accepter les concessions et fait son possible pour s'adapter aux mille fantaisies de son mari. Alexandre refuse d'entrer dans le rôle de mari bourgeois que Françoise voudrait le voir prendre. Sans rien demander, il ne se rend pas non plus compte de ce qu'il exige de sa jeune femme. Tout est jeu pour Alexandre, prétexte à expérience. Leur mariage, bien que s'étant déroulé dans la plus stricte intimité, a malgré tout eu lieu à l'église. Mais Françoise souffre qu'un mariage religieux n'ait pas la même valeur pour Alexandre et pour elle. Durant toute leur vie commune, Françoise et Alexandre seront tourmentés par leurs différences, mais la jeune femme ne parvient pas à se passer de son mari. Son éducation bourgeoise la pousse à rechercher une certaine stabilité dans sa vie et à y inclure son mari. Alexandre de son côté, s'est donné pour règle de fuir toute forme de

² T. I, 368.

confort et toute attache. L'une ne peut vivre sans un certain confort, l'autre exècre tout matérialisme.

Malgré les humiliations, les déceptions et les incompréhensions, Françoise n'a pas le courage de regarder la réalité en face et de rompre. Alexandre et elle ne sont manifestement pas nés pour vivre ensemble, mais le premier justifie à lui seul la vie de Françoise. Elle a fait de son mari son univers, son horizon et sa raison de vivre. En dépit de ses nombreux défauts, Alexandre est devenu totalement indispensable à Françoise. Rarement il est question d'amour entre eux et seule Françoise veut croire à leur union. "Quels que fussent ses griefs contre lui, il finissait toujours par les arracher comme des fétus de paille... Et elle pensa que, ce qui était impossible, c'était la vie sans lui."¹

Alexandre met un terme à leur relation en décidant de s'installer définitivement en Russie, sa passion de toujours. Françoise s'est brûlé les ailes, mais finit par comprendre qu'Alexandre ne supportait pas les obligations et les contraintes de la vie conjugale. Elle a tout accepté d'Alexandre, même la révélation de l'existence cachée de son fils: Nicolas. Elle a bien tenté d'insuffler à Alexandre le goût de la vie de couple; en témoignent les rénovations de leur appartement et les sermons à l'adresse de son mari. Mais la persévérance de

¹ T. III, 174-175.

Françoise ne vient pas à bout de l'esprit de contradiction et de l'amour de la liberté d'Alexandre Kozlov. "Il avait étouffé en elle tout rêve de communion profonde."¹ Après de lui, Françoise se sent constamment salie. Leur relation a débuté sur ce mode. Et c'est sur ce mode qu'elle finira, lorsque dans sa lettre de rupture, Alexandre insinuera que son fils Nicolas et Françoise entretiennent une liaison. Qu'Alexandre juge une telle possibilité logique fait insulte à la jeune femme au plus haut point. Il n'existe entre Nicolas et Françoise qu'une simple camaraderie fraternelle qui aide Françoise à surmonter les difficultés matérielles et celles de la vie commune avec Alexandre. Au départ définitif de son mari, Françoise retrouve son âge et comprend qu'elle a vécu avec Alexandre une vie au-dessus de ses capacités émotives, fût-elle exaltante.

Françoise, tout comme son frère Jean-Marc, connaît ainsi une jeunesse plutôt tumultueuse. Le divorce de ses parents et le remariage de son père avec une femme qu'elle n'a jamais réussi à aimer et qu'elle exécère même, ne lui rendent pas la tâche facile. Françoise doit se frayer un chemin dans un monde aux valeurs contradictoires. Mais par dessus tout, Françoise, jeune fille, se trouve prise entre le rôle de la femme traditionnelle et celui de la femme libérée. Elle a autour d'elle sa mère, sa belle-mère et sa

¹ T. II, 345.

tante qui lui offrent trois modèles qu'elle refuse. Françoise ne se sent ni l'âme d'une femme "pondeuse", ni celle de la femme fatale et est encore trop jeune pour se résoudre à être la femme célibataire aguerrie qu'est sa tante. Françoise ne se reconnaît dans aucune de ces femmes.

En quelques années, Françoise parcourt un long chemin, passant d'un extrême à l'autre, pour finalement opter, avec Didier Coppelin, pour une vie plus monotone, mais promise au calme qui sied mieux au caractère simple et bourgeois de la jeune femme. Son mari incarnait des forces qui l'attiraient, mais auxquelles elle ne pouvait faire face sans renier ses valeurs bourgeoises et chrétiennes, car "Certes , depuis longtemps, elle s'était détournée de Dieu et ne fréquentait plus l'église. Mais Dieu, à son insu, ne l'avait pas lâchée. Elle le reconnaissait ainsi, de temps à autre, dans l'étourdissement d'une idée, dans l'éblouissement d'un rayon."¹ Le rôle ultime de Françoise au sein du clan égoïste des Eygletière n'est-il justement pas de nous rappeler l'existence de Dieu dans un monde qui s'évertue à l'oublier?

¹ T. III, 358.

Chapitre IV

Jean-Marc

Jean-Marc, premier fils de Philippe Eygletière occupe la position difficile d'ainé. Il approche de la vingtaine et mène la vie facile et sans soucis matériels d'un jeune étudiant de bonne famille. Jean-Marc vit chez son père, tout comme sa soeur Françoise et son frère Daniel.

Passionné de grandes idées et de littérature, Jean-Marc se destinait à des études de Lettres, mais, sur l'insistance de son père, il entreprendra des études de Droit. Philippe Eygletière désire en effet que son fils aîné, qu'il affectionne particulièrement, prenne à sa suite son cabinet d'expert-conseil. Sacrifiant à cette tradition familiale de continuation d'une profession, Jean-Marc entreprend donc ses études de Droit sans grande conviction. "Au début, Jean-Marc avait rué dans les brancards. Maintenant, il était résigné."¹

Jean-Marc veut à tout prix ressembler à son père. A l'âge où il quitte définitivement l'enfance pour entrer dans sa vie d'homme, son père représente un modèle d'entière réussite qu'il souhaite imiter. "S'il pouvait se transformer à l'image de son père! Etre comme lui: autoritaire, lucide, juste, infaillible, heureux!"² Si Jean-Marc accepte finalement de poursuivre son Droit et renonce à la littérature, à laquelle le prédestinait sa nature rêveuse et sensible, c'est justement dans

¹ T. I, 44.

² T. I, 56.

l'intention de parvenir à la réussite professionnelle et au bonheur personnel qu'il envie à son père. Jean-Marc poursuit un idéal masculin auquel s'identifier.

En sa qualité d'aîné des enfants, il est naturel qu'il se tourne vers son père. Jean-Marc n'est de plus pas satisfait de lui-même et il se livre souvent à de sévères auto-critiques. "Jean-Marc pensa qu'il n'égalerait jamais son père parce que celui-ci avait de la vie une science profonde, absolue, professionnelle, alors que lui-même était, par nature, un amateur et un touche-à-tout. Ses entreprises les plus sérieuses péchaient par un manque de compétence ou de dispositions naturelles. Dans nul domaine il ne pouvait se présenter comme un homme complet. Il apprenait son droit, mais ne se sentait pas le moindre goût pour les discussions juridiques, nageait passablement mais plongeait mal, skiait mais n'osait jamais descendre schuss une pente raide, plaisait aux filles mais n'en retenait aucune."¹ Jean-Marc se juge trop mou et préférerait tenir de son père, homme énergique et résolu. Avec l'impatience caractéristique des jeunes, Jean-Marc voudrait égaler Philippe, homme expérimenté, sur le point d'atteindre la cinquantaine.

Sans doute Jean-Marc ignore-t-il que les qualités de son père reflètent l'expérience de toute une vie. Le manque de réalisme du jeune homme l'empêche au vrai de

¹ T. I, 68.

remettre en question les qualités qu'il envie à son père. Car Jean-Marc ne connaît de Philippe que l'apparence. Sait-il si son père est vraiment heureux? Obsédé par la fausse image qu'il s'est faite de Philippe, Jean-Marc ne parvient pas à comprendre qu'il est lui-même un être à part entière, avec sa personnalité propre et qu'il ne peut être son père. Philippe a fait sa vie, Jean-Marc doit à son tour se frayer son chemin. Mais l'image de son père le hante. Jean-Marc est par trop occupé à ressembler à son père pour chercher et cultiver sa véritable identité. Jean-Marc vit la vie d'un autre, il entreprend des études qui ne lui plaisent pas et ses fréquentations féminines sont plus le fait d'un effort de conformisme que d'une réelle attirance. Le manque de virilité de Jean-Marc face aux femmes et dans la vie déplaît profondément à Philippe.

Sous une apparence de jeune homme sûr de lui, Jean-Marc manque assurément de confiance en soi. Influençable et lunatique, il se demande souvent s'il aura la force de vivre dans ce monde. Jean-Marc a devant la vie une attitude défaitiste, une mentalité de perdant. Ce monde dans lequel il vit l'effraie et il craint, comme beaucoup de jeunes gens, de ne pas se montrer à la hauteur de ses aspirations.

Jean-Marc a hérité de l'éducation de sa tante Madou une sensibilité un peu féminine, surprenante chez un garçon

de son âge. L'épisode de l'accident d'auto, où Philippe contraint Jean-Marc à regarder des victimes sanglantes, montre bien l'étonnante sensibilité de Jean-Marc. Tient-il aussi ce trait de caractère de son père qui, dans un rare moment d'intimité, lui confiera une fois, avoir dû combattre dans sa jeunesse une nature trop tendre en lui?

Souvent, afin de fuir la réalité de la vie, comme il l'a fait devant l'accident de voiture, Jean-Marc se laisse emporter par sa vive imagination. Il rêve qu'il est mort ou blessé et que sa tante Madeleine vole à son secours, à la façon dont il rêvait pendant son enfance. Cette fuite loin de la réalité atteste chez Jean-Marc un manque de maturité. Jean-Marc a besoin d'être guidé, mais son père ne lui consacre que trop peu de temps. Bientôt, le fils découvre que le père trompe sa femme. Pour Jean-Marc qui admirait tant son père, le choc est dur. Cette révélation éprouvante pour sa nature pessimiste donne souvent à Jean-Marc des pensées de mort. "Et c'est dans cette jungle-là que je vais avoir à me tailler une place! Aurai-je la force?"¹ Jean-Marc est un jeune homme hésitant, qui se juge lâche. Il ne sait ni ce qu'il veut dans la vie, ni ce qu'il aime vraiment. Il se constitue un monde imaginaire, car la vie telle qu'elle est vécue autour de lui fait peur au jeune homme. Quelle influence a

¹ T. I, 132.

exercée sur l'aîné de la famille le divorce de ses parents? Jean-Marc n'en parle pas, mais il est certain qu'il n'a pas puisé dans son enfance les forces dont il aurait eu besoin pour affronter ce monde dur.

Tel un aveugle, Jean-Marc cherche sa voie. Il aspire au fond de lui-même à une vie plus élevée que celle de ses camarades. Il aime la littérature, la philosophie et les échanges d'idées. Il trouve en son ami Didier Coppelin un garçon avec qui il peut partager certain goût de la gymnastique intellectuelle. La sensibilité de Jean-Marc se traduit également par son amour pour la musique, que lui a communiqué, depuis sa plus tendre enfance, sa tante Madeleine. La musique lui apporte de rares moments de félicité en lui permettant de se "détache[r] du monde réel."¹ Jean-Marc n'entretient que de très superficiels liens avec son frère Daniel qui, lui, mord dans la vie à pleines dents, voyage, se marie, fonde une famille. Jean-Marc a au contraire une grande soif de connaissances; son monde est plutôt intérieur.

Mais le destin de Jean-Marc l'éloignera du chemin tout tracé des études et du mariage, qu'ont suivi son frère et maints camarades de classe. En effet, Jean-Marc s'est tellement acharné à reproduire l'image de son père qu'il finira par entretenir une liaison avec la femme de ce dernier. Encore enfant, rêveur, sentimental et instable

¹ T. I, 71.

par certains côtés, Jean-Marc fait preuve de maturité dans l'établissement de ce lien avec Carole, plus mûre que Valérie ou Micky, femmes vides et conquêtes faciles. Jean-Marc se venge-t-il, par cette liaison, de son père qu'il a découvert adultère? L'amour passionné qu'il voue à sa jeune belle-mère semble aussi guidé par un besoin de se sentir protégé et entouré par une femme forte.

Jean-Marc a été élevé pendant de longues années par une mère d'occasion, sa tante Madeleine. Enfant du divorce, garde-t-il la nostalgie d'une femme à la fois tendre et bienveillante? Dans sa liaison avec Carole, ne recherche-t-il pas aussi une mère absente? La différence d'âge qui existe avec Carole le lui permettrait. Les femmes de la force de Madeleine ou Carole compensent la propre faiblesse de Jean-Marc.

Sa vraie mère ne tient plus pour lui depuis longtemps aucun rôle affectif. Le rôle de "poule pondeuse" auquel Lucie s'est elle-même limitée a fait naître chez son fils aîné un immense dégoût. La vulgarité qui se dégage de cette femme accentue ce sentiment chez Jean-Marc et renforce son désir de prendre ses distances par rapport à sa mère. N'étant ni belle, ni intelligente, ni forte, Lucie n'a su éveiller que mépris chez son fils. Aussi toute son affection d'enfant et de jeune homme s'était-elle reportée sur sa tante Madeleine.

Il l'a toujours enveloppée d'une grande tendresse que ses vingt ans ne lui interdisent pas d'exprimer. Mais devenu homme, Jean-Marc se laisse envoûter par une femme comme Carole, douée d'une grande finesse d'esprit, subtile, élégante et que jamais une grossesse n'est venue affecter. Son propre père ne lui avait-il d'ailleurs pas enseigné à ne reculer devant aucune proie féminine? "Sois égoïste!.... Il faut être impuissant ou idiot pour se consacrer à une seule femme...."¹ Jean-Marc tombe donc éperdument amoureux de Carole. Il se sent complété par elle. Mais sa jeunesse le rend impatient: il veut cette femme pour lui seul et n'accepte pas de devoir la partager, encore moins avec son père qu'il méprise pour son infidélité envers Carole.

Son amour pour Carole lui donne force et confiance en lui. Auprès d'elle, il se sent homme et entend que personne, pas même Madeleine, ne tente de le ramener à la raison. "Je t'aime énormément, Madeleine, dit-il. Tu es pour moi plus qu'une mère. Mais ma vie d'homme, je ne veux pas que tu y touches."² Le caractère difficile de sa relation avec Carole le contraint à rompre, mais l'image de sa maîtresse ne cessera de le poursuivre et de le hanter. Son voyage aux Etats-Unis n'aura pour seul but que de le convaincre de rompre. Il ressent pour cela le besoin de

¹ T. I, 205.

² T. I, 252.

s'éloigner, de prendre ses distances. Mais Jean-Marc ne se remettra jamais de sa liaison avec Carole et restera profondément marqué par elle. Sa liaison avec Carole lui laisse un goût extrêmement amer, car il ne peut s'empêcher de comparer les autres femmes à son ancienne maîtresse. Aussi, seule la raison a décidé le jeune homme à se fiancer à Valérie. Régulièrement, la pensée du suicide effleure Jean-Marc. Même le bonheur connu auprès de Carole ne l'avait pas épargné. "Il en arrivait presque à souhaiter un accident. Disparaître avec elle dans un choc éblouissant plutôt que d'affronter les sales compromissions de l'avenir. Puis, de nouveau, il souhaita mourir pour ne pas avoir à redescendre de ce bonheur."¹

Jean-Marc retrouvera une certaine gaieté dans l'amitié de Gilbert, cousin de Valérie, auquel il donne des cours particuliers. Gilbert donne à Jean-Marc une certaine importance, qui grise ce dernier. Le jeune éphèbe, d'une beauté fatale, voue à Jean-Marc une amitié qui ressemble étrangement à de l'amour. Jean-Marc, de son côté, épris de la compagnie de Gilbert, aime se sentir en communion avec lui. Chacun des deux est transporté par une exaltation, mais Jean-Marc, plus âgé, comprend que Gilbert va trop loin.... trop tard.

¹ T. 1, 198 et 199.

La jalousie et l'amour inavouable de Gilbert pour Jean-Marc les entraînent tous deux dans la mort. Ce dernier connaît avec Gilbert la mort qu'il avait souhaitée avec Carole. Jean-Marc avait tant appelé la mort: il a eu celle qu'il désirait, brusque, soudaine et en compagnie de quelqu'un qui lui avait fait connaître d'heureux moments. La mort qui a brisé sa vie a aussi brisé celle d'un ami qui l'eût peut-être conduit à une vie interdite....

Jean-Marc, jeune homme perdu! Sans foi dans l'avenir ni en lui-même, Jean-Marc a précocement connu les affres des drames familiaux et des amours impossibles. Il n'a pas trouvé en ses parents les alliés rêvés. Le cas de Jean-Marc n'est-il pas celui de bien des jeunes de sa génération? Génération sans idéal, s'échouant dans les eaux qui menèrent à la réussite les parents. Jean-Marc symbolise le mal d'être des jeunes gens de ce demi-siècle. Victime d'une désillusion, il laisse derrière lui un goût amer d'échec et de cendre qui n'empêche pas son frère et sa soeur de se frayer un chemin dans un monde qui continue d'avancer en claudiquant.

Chapitre V

Carole

"Et puis, tout à coup, l'autre était venue. Il avait fallu déguerpir."¹ L'autre, c'est Carole, la seconde femme de Philippe Eygletière, de treize ans plus jeune que lui. L'ayant rencontrée lors d'une opération de renflouement d'une maison de couture où Carole occupait le poste de première vendeuse, Philippe Eygletière tomba immédiatement très amoureux de cette jolie femme et en fit son épouse. Elle s'appelait alors Charlotte, mais son mariage lui conférait un nouveau statut et il fallait à cette femme un nom qui réponde à son ascension sociale. Comme tout ce que Carole porte, son nom lui va comme un gant.

La position de Carole dans la maison n'est pas facile. Elle a supplanté Madeleine dans son rôle de maîtresse de maison. Bien que déjà installée depuis cinq ans dans l'appartement de la rue Bonaparte, Carole demeure une étrangère pour les trois enfants et leur tante. "Elle n'avait jamais su ce que sa belle-soeur pensait d'elle, au juste. «Probablement, elle ne m'aime pas. J'ai pris sa place dans la maison auprès des enfants.....»"² Les enfants la tolèrent, mais elle ne remplira jamais dans leur coeur la place occupée par leur "mère": Madeleine. Jean-Marc en dit: "...Mais elle! Une femme! Une étrangère à la famille!....Jamais elle ne l'avait soigné. Dans ses

¹ T. 1, 11.

² T. I, 213.

souvenirs de maladies d'enfant, c'était toujours Madeleine qui revenait, patiente, diligente. Il pensait à elle avec tendresse et désespoir."¹ Les sentiments de Jean-Marc à l'égard de sa belle-mère sont probablement partagés par Daniel et Françoise. Si, tout au plus, "Françoise et Daniel la trouvaient gentille, lui pas. Jamais il ne s'était senti à l'aise auprès d'elle."²

Carole agace Madeleine et Jean-Marc pour les mêmes raisons. L'un et l'autre supportent mal les minauderies de leur belle-soeur et belle-mère. En devenant Madame Eygletière, Carole a aussi parfaitement épousé son rôle de femme bourgeoise au foyer. Donnant ses ordres aux domestiques d'une voix affectée, elle n'a d'autre préoccupation qu'elle-même. Son rôle se limite à diriger les servantes, et elle est reine dans son royaume. Carole entend être écoutée et se faire respecter. Son air hautain sait tenir sa belle-famille comme ses gens à distance. Carole tient son rôle de maîtresse de maison à la perfection. Elle sait dire et faire ce qu'il faut au moment opportun. Carole sait dispenser les paroles et adopter les attitudes qui la rendent presque irréprochable aux yeux de Madeleine et de ses neveux. Tel jour, est-il noté: "A dix heures, sachant que Madeleine était

¹ T. I, 61.

² T. I, 62.

impatiente de se retrouver seule avec ses neveux, elle se retira."¹

Mais Madeleine ne se laisse pas duper par le jeu, même parfait, de Carole. Depuis le départ précipité de Madeleine, de la maison, il y a toujours eu entre les deux femmes un certain antagonisme et une rivalité. Non seulement Carole a dépossédé de sa place Madeleine, mais elle a ses cruautés envers elle, comme de lui rappeler à chaque instant qu'elle aussi a été svelte et jeune.

Volontairement ou pas, Carole possède tous les atouts nécessaires pour rendre une femme jalouse. Elle se voue en effet au culte de la beauté. Carole se complait dans son jeu de femme-objet. "Sans avoir besoin de se contempler dans une glace, Carole sut, à cet instant, que sa robe lui allait bien. Elle aimait plaire. C'était même pour elle une nécessité vitale. Si elle n'éprouvait pas autour d'elle un certain degré d'admiration, elle perdait ses couleurs, elle s'étiolait."² Carole se fait un devoir de ne pas décevoir son public, elle sait avec les plus simples apprêts, se mettre en valeur. Tout, chez Carole, est prétexte à se faire remarquer. "Pourquoi, même quand elle était enrhumée, ne pouvait-elle se comporter comme tout le monde? Un rhume de Carole, c'était un événement, un

¹ T. I, 36.

² T. I, 213.

spectacle, un prodige, une nouvelle occasion de surprendre et de séduire."¹ Femme pourtant intelligente, Carole se contente de jouer à la femme poupée. Elle habite tellement bien son rôle et toutes ses paroles sont tellement bien enrobées dans son élégance naturelle, son mystère et son apparence éthérée que même les billevesées prennent dans sa bouche un air savant. Sans occuper une place centrale dans la famille Eygletière, Carole sait captiver l'attention. Tout converge vers elle, lorsqu'elle se présente au milieu d'un groupe de personnes.

Carole vide, creuse et superficielle a su, grâce à sa féminité, se rendre indispensable à Philippe. Lui qui semble si fort et n'avoir besoin de personne, se retrouve à la merci de sa femme. Sans perdre la face ni élever le ton, elle lui fait "payer" ses infidélités passées en le réduisant à un rôle d'animal irrité face à sa maîtresse. La liaison que Carole entretient avec Jean-Marc se révèle comme une arme fatale pour la venger des infidélités de Philippe. Les occupations de Carole visent uniquement à l'aider à passer le temps, à fuir la solitude, que son attitude contribue pourtant à créer. Mais rien ne ravit autant Carole que d'allier l'agréable à la peine qu'elle pourra faire à Philippe en même temps. Aussi son voyage aux Antilles avec son ami Xavier, qui ne l'emballait pas au

¹ T. III, 23.

départ, devient un excellent moyen de dérouter Philippe une fois de plus. Il s'élève contre ce voyage, bien sûr: "Il avait raison sur toute la ligne. Et c'était bien là ce qui la réjouissait. Elle exécrait cette famille. Plus les Eygletière s'embourberaient, plus elle serait heureuse."¹ Carole vit pour faire du mal autour d'elle et rendre son entourage malheureux. A la mort de Jean-Marc, elle tenait le sort de Philippe entre ses mains. Il ne tenait qu'à elle de redonner à Philippe goût à la vie. Mais Carole préfère lui réserver méchanceté et indifférence, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Seul le confort intéresse Carole. Le confort de l'esprit comme le confort matériel. Pas une fois elle ne demandera pardon à Philippe de l'avoir trompé avec son propre fils. Elle justifie toute son attitude par celle de Philippe. En tant que femme trompée, Carole juge avoir tous les droits et balaie du même coup ses propres torts en retournant le reproche contre Philippe. Ainsi l'a-t-elle trompé avec son fils et, le jeu découvert, c'est Philippe qui souffre l'enfer. Les jeux sont renversés par Carole qui sait tourner toutes les situations à son profit. Elle travaille à sortir gagnante de tous les conflits. Son habileté en la matière ne connaît pas d'égale. De façon innée, Carole établit des rapports de rivalité avec tous ceux qu'elle côtoie. Tous les moyens lui sont bons pour

¹ T. II, 317.

lui permettre de sortir gagnante. Carole a soif de pouvoir et c'est en despote qu'elle règne sur la vie des autres. Elle déteste tout son entourage. Carole a-t-elle peur des relations vraies et profondes entre les êtres? Craint-elle d'être aimée? Est-ce ce qui la pousse à adopter une attitude qui ne peut que la rendre détestable? Pourtant, Carole prend soin de cacher ses véritables sentiments pour jouer sa comédie odieusement hypocrite dans la famille Eygletière.

Les entreprises de Carole servent ses intérêts. Elle élimine tout ce qui la gêne. A la perspective de voir Nicolas, le fils d'Alexandre, venir s'installer rue Bonaparte et prendre une des chambres laissées vides par Daniel ou Françoise, l'égoïsme profond de Carole refait surface. "Elle avait eu trop de mal à les éliminer, ces deux-là, pour accepter le risque de voir un intrus s'incruster dans sa vie à leur place. Le seul point réconfortant dans cette affaire, c'était que sa belle-fille, qui la détestait, fût néanmoins obligée de solliciter son aide."¹

Seul Jean-Marc pouvait entretenir l'illusion d'être aimé de Carole. Le considère-t-elle lui aussi comme partie de son public et comme un moyen agréable de passer le temps en se vengeant de son mari adultère et, somme toute, du

¹ T. III, 135.

reste de la famille? Le mal qu'elle souhaite à Jean-Marc après leur rupture est, bien entendu, motivé par une jalousie envers Valérie, mais ces sentiments ont peu de rapport avec l'amour qu'elle disait éprouver pour le jeune homme.

Contrairement aux autres membres de la famille Eygletière qui recherchent avec avidité une certaine forme de bonheur, Carole n'aborde jamais la question de ce dernier. Elle consacre plutôt sa vie à établir sa suprématie. Elle emploie ses efforts à éliminer les êtres et les situations qui mettent en péril son despotisme. Egocentrique et possessive, Carole eût aimé, petit à petit, faire le vide complet autour de Philippe, en éloignant un à un les membres de sa famille. Mais Carole finira par éloigner aussi Philippe et le perdra définitivement. Puisque son mari n'a pas voulu lui être fidèle au moment choisi par elle, Carole préfère l'ignorer à tout jamais. Elle impose ainsi sa volonté, jusqu'à se priver elle-même d'un mari qui pourtant était prêt à tout pour elle. "La conscience de sa solitude la glaça."¹ Mais l'orgueil fut le plus fort! Pour meubler sa solitude, Carole occupe son temps avec des futilités: séances chez le coiffeur et repas mondains.

¹ T. II, 313.

Cette femme vide, superficielle et hautement égoïste a fait le vide autour d'elle. Ce faisant, elle s'est préparé un avenir financier confortable et exempt de soucis. En effet, depuis ses projets de mariage, la prévoyante Carole a assuré ses arrières. En épousant Philippe Eygletière sous le régime de la communauté des biens, Carole s'est arrangée, dans l'éventualité d'une séparation, pour hériter de la moitié de l'avoir de son mari. Elle a ainsi condamné la famille Eygletière à toujours lui demeurer redevable de quelque chose.

Carole, belle, fine, élégante, raffinée et - elle l'a prouvé - intelligente, Carole qui avait tout pour être aimée a réussi à se faire détester de tous. Cette beauté froide transforme ses qualités en défauts vils, et se rend haïssable. Aucun sentiment positif ne vient tempérer cette dureté: "Tout étant calculé chez Carole, sa sollicitude ne pouvait être que suspecte."¹ Mais c'est incontestablement à ce caractère sans tendresse et sans espoir que Carole doit sa force, à travers laquelle transparait dans le roman la puissance de son créateur!

¹ T. III, 138.

Conclusion

"Les fatigues de l'âge mûr opposées au triomphal appétit des jeunes, les trépidations de la vie moderne, les sourds craquements d'une charpente sociale vieillie, pourrie, pleine de "malandres", tels sont les thèmes essentiels de mon roman."¹ C'est en ces termes que Troyat se plaît à résumer son roman Les Eygletière. Il y fait le procès d'une société et marque l'échec d'un monde à l'avenir limité et sombre. Ce monde est sans communication avec l'extérieur, il est égoïste et ne croit plus en rien. Les Eygletière vivent dans une société sans idéal, à l'image du siècle dans lequel ils ont vu le jour. Cette famille semble être touchée par un vent de démence; les malheurs se succèdent, laissant ses membres impuissants. Les jeunes, bien sûr, sont particulièrement touchés, mais les adultes ne sont pas épargnés et ne savent pas mieux que leurs enfants où le chemin qu'ils ont pris les mènera. Henri Troyat, "Bon Dieu discret", ne condamne personne.

Rédigé il y a plus de vingt ans, ce roman reste d'actualité, car les maux vécus par les personnages de la famille Eygletière sont en fait l'expression des problèmes du vingtième siècle. Les Eygletière ne se trouvent pas dans la seule rue Bonaparte.... La jeunesse, la famille et les valeurs de toujours sont en crise. Les drames de la famille Eygletière touchent la vie de chacun de ses membres

¹ Troyat, Henri, Un si long chemin. Paris: Stock, 1976, p. 193.

et les gestes individuels retentissent sur le destin de tout un groupe. Moins que jamais dans la société qui nous entoure, l'individu ne peut se dissocier de son milieu. Point de salut sans solidarité.

Chaque événement de la vie des Eygletière a sa portée négative. Le mécanisme bien huilé de la vie routinière se dérègle. Les problèmes vécus par les Eygletière vont gravement changer le cours de leur vie. A l'exception de tante Madeleine, tous les autres membres de la famille sortent profondément blessés de ce qu'ils ont traversé. Philippe, qui n'avait besoin de personne, meurt de solitude. Sa femme Carole qui s'était constitué une cour d'admirateurs finit, elle aussi, dans une grande solitude. Jean-Marc mourra d'avoir voulu aller au bout de lui-même. Françoise rentre dans le rang après avoir goûté à une amère liberté. La famille Eygletière connaît son heure de vérité.

Dans l'évocation des peines, des souffrances et des meurtrissures de ces cinq personnes ressort la pénétration de l'auteur à l'égard de l'âme d'autrui. "Je fais mon miel de tout ce qui me tombe sous la main. Je capte, je note, j'engrange, je me sers de ma vie pour donner vie à mes personnages."¹ L'agonie de la famille Eygletière traduit l'incapacité d'aimer et d'aimer avec succès. L'amour est avant tout relation et interaction. Mais chez les

¹ Op. cit. p. 232.

Eygletière, l'amour manque de simplicité et ne s'exprime pas. Et la famille n'est pas plus solide qu'un château de cartes. "N'était-il pas étrange que, à chaque grand événement familial, des questions d'animosité intestine vinssent assombrir la joie des Eygletière?"¹ Les psychologues d'aujourd'hui parlent volontiers des hommes et des femmes qui aiment trop, c'est à dire mal. Les Eygletière souffraient-ils déjà d'un mal dont le monde prend seulement conscience vingt ans plus tard?

Il est certain que notre siècle a amorcé notamment, il y a déjà longtemps, un virage difficile et lourd de conséquences en recherchant "l'égalité des sexes". Est-il surprenant que certains essuient ici des revers en cours de route?

Si l'histoire manifeste qu'aucun bouleversement ne peut s'effectuer sans grincements, de ce présent combat pour le changement il est difficile de prévoir l'issue. Même si Troyat s'est fait dans Les Eygletière le "chroniqueur très savant d'un monde dégénéré,"² il n'est pas interdit de garder l'espoir d'en voir un jour naître une société régénérée! De ce roman se dégage en tout cas une

¹ T. III, 67.

² Thérive, André, Revue des deux mondes, (mai-juin 1966) p. 130.

certitude: Henri Troyat a prouvé qu'il était un aussi
brillant romancier du présent que du passé.

Bibliographie

I Essais de bibliographie

1. "Oeuvres de Troyat, Essai de bibliographie," Livres de France. [Paris], 9, 10, déc. 1958, 13.
2. Brooks (Cabeen), A Critical Bibliography of French Literature. The 20th century, I, Syracuse (New-York), Syracuse University Press, 1980.

II Textes d'Henri Troyat

1. Troyat, Henri. Les Eygletière. Paris: Flammarion, 1965.
2. ----- . La Faim des Lionceaux. Paris: Flammarion, 1966.
3. ----- . La Malandre. Paris: Flammarion, 1967.
4. ----- . Le fauteuil de Claude Farrère. Paris: Plon, 1960.
5. Troyat, Henri. Un si long chemin. Conversations avec Maurice Chavardès. Paris: Stock, 1976.
----- . Un si long chemin. Conversations avec Maurice Chavardès. Nouvelle édition revue et augmenté. Paris: Stock, 1987.

III Articles

- Albérès, R.-M. "Triomphe du bovarysme," Les Nouvelles Littéraires, no. 2011 (17 mars 1966), 5. [Troyat: "La Faim des lionceaux"]
- "Ce monde-ci et l'autre," Les Nouvelles Littéraires, no. 2064 (23 mars 1967), 5. ["La Malandre"]
- Alheinc, R. "Gérard ou l'individu qui porte à faux. 'L'Araigne'" Revue de la Méditerranée [Paris], 21 (1961), 101-106.
- Billy, André. "Une famille bourgeoise en état de crise," Le Figaro, 140^e année, no. 6741 (2 mai 1966), 17 ["La Faim des lionceaux"]
- Boak, Denis. "The Case of Henri Troyat," International Fiction Review [Fredericton, Canada], I, 1974, 143 et sqq.
- Bouvard, Philippe. "Mes gens: Henri Troyat ne retournera jamais à Moscou pour ne pas abîmer sa Russie intérieure," Paris - Match, 1663 (10 avril 1981), 44-45.
- Brandt, Ingeborg. "Chronik einer Familie," Welt der Literatur, Jahrg. 5, Nr. 26 (19 Dez. 1968), 6.
- Bronne, Carlo. "'Le Moscovite'", Marginales, XXIX, 163 (déc. 1974), 62-63.
- "Les désordres secrets", Marginales, XXX, 165 (mai 1975), 37-38.
- Burniaux, Constant. "Troyat," Marginales, 126 (juin 1969), 85-86.

- Chabbert, R. "Sur 'Les Compagnons du Coquelicot'," La Table Ronde [Paris] 141 (sept. 1959), 131-132.
- Clouard, Henri. "Troyat," Revue des deux Mondes, [Paris] (avr. - juin 1969), 131-132.
- Decoin, Didier. "Tendre et violente 'Anne Prédaille'," Les Nouvelles Littéraires [Paris], 2366 (29 janv. 1973), 10.
- Demeron, Pierre. "Troyat: 'Mon chemin jusqu'à l'Académie,'" Paris-March, 1430 (23 oct. 1976), 16-17.
- . "Les éditeurs pleurent mais 1974 ce n'était pas si mal," Paris-March, 1337 (11 janv. 1975), 12.
- Estang, Luc. "Troyat," Le Figaro Littéraire, no. 1191 (3 mars 1969), 21.
- Ezine, Jean-Louis. "...et toujours Troyat. 'La peau de l'étranger'.", Les Nouvelles Littéraires [Paris], (7 janv. 1982), H7.
- . "Troyat. Le voyage de l'idée de liberté. Entretien avec Troyat", Les Nouvelles Littéraires [Paris], 2428 (8 avr. 1974).
- Fiore, Esther. "'Anne Prédaille'", Culture française [Bari], XX, (1973), 180-182.
- . "'La pierre, la faucille et les ciseaux'," Culture française [Bari], XX, (1973), 50-52.
- G. -A., G. "Henri Troyat: Le destin dérisoire d'un exilé," Le Monde [des Livres], 9450 (6 juin 1975), 17.
- Galey, Matthieu. "Les derniers écrivains publics," Arts-Loisirs, no. 87 (juin 1967), 41-42. ["La Malandre"].

- Gamarra, S. "Troyat et le roman - chronique", Les lettres françaises [Paris], (14 avr. 1960), 4.
- Ganne, G. "La minute de vérité de Troyat," Nouvelles Littéraires (24 oct. 1963), 1, 9.
- Guitard-Auviste, Ginette. "Troyat: La Rumeur de la vie quotidienne," Monde [des Livres], no. 8387 (31 déc. 1971), 12.
- Jeancard, Pierre. "La crise de la jeunesse, c'est que tout le monde veut être jeune: Une interview-éclair d'Henri Troyat," Arts et Loisirs, no. 24 (9-15 mars 1966), 5.
- Josselin, Jean-François: "Henri Troyat est un bon dieu discret," L'Express, no. 821 (13-19 mars 1967), 42. ["La Malandre"]
- Kaminski, Jean. "Un écrivain 'maudit', Troyat, 'Anne Prédaille'." Magazine Littéraire [Paris], 74 (mars 1973), 33-34.
- Lalou, R. "Troyat," Livres de France [Paris], 3-6 (1958), 12.
- "Troyat," Revue de Paris, (avr. 1960), 156-158.
- "La Malandre', by Troyat," Atlas, XIV, no. 1 (july 1967), 64.
- Loriot, Noëlle. "Défense et illustration d'Henri Troyat," Express, 1424 (21-28 oct. 1978), 26-28.
- Lot, Germaine. "Que devez-vous au Prix Goncourt?" Les Nouvelles Littéraires, no. 2099 (23 nov. 1967), 11. [Enquête. Réponses de Genevoix, Arland, Jean Fayard, Troyat, Ph. Hériat, Triolet, J.-L. Bory, Curtis, Robert Merle, Béatrix Beck, Gascar, Ikor, Cau, Lanoux, J. Borel].

- Macaigne, Pierre: "Flammarion, éditeur depuis 1876: Un romancier de la vie," Actualité littéraire, 32 (mai-juin 1981), 20.
- Mascoli, Laura: "Henri Troyat: l'uomo e lo scrittore," Nord e Sud (agosto-settembre 1974), 252-256.
- Martory, Pierre. "Je suis un conteur oriental sur la place du marché," Paris-Match, no. 1238 (27 janv. 1972), 6.
- Nourrissier, François. "L'infailible méthode Troyat," Figaro Magazine, 144 (16-20 janv. 1982), 34.
- Ollivier, Eric. "Les deux âmes d'Henri Troyat," Spectacle du monde, 229 (avril 1981), 100-101.
- Onimus, Jean. "Les Eygletière, La Malandre," La table ronde, 232 (mai 1967), 132-134.
- Piatier, Jacqueline. "Quel roman que cette histoire!" Monde [des Livres], 10191 (4 nov. 1977), 17-21.
- Poirot-Delpech, Bertrand. "Henri Troyat, artisan de la plume", Le monde des livres (4 février 1974), 13.
- "A contre-courant: 'Anne Prédaille' d'Henri Troyat," Le monde des livres, (4 janv. 1977), 11.
- Poulet, Robert. "Les écrivains en personne," Spectacle du monde, 177 (déc. 1976), 109-114
- "Romans de dissolution," Spectacle du monde, 169 (avril 1976), 86-89.
- Rampolla, Ida. "La Malandre," Culture française, 14 (Bari 1967), 382-383.

- Rinaldi, Angelo. "Troyat à l'école de Tchekhov," Express, 1735 (12 oct. 1984), 22-23.
- Robichon, Jacques. "Le pari d'Henri Troyat," Les Nouvelles Littéraires, 46^e année, no. 2130 (18 juillet 1968), 7.
- Rousseau, A. "Troyat, romancier," Le Figaro littéraire (30 mai 1959), 2.
- Saint-Phalle, Thérèse de. "Anxiété du romancier: Henri Troyat parle de son oeuvre," Spectacle du monde, no. 74 (mai 1968), 116-118.
- . "Eternel jeu du bien et du mal," Actualité Littéraire, 34 (déc. 1981) janv., fév. 1982), 2-3.
- . "Le programme d'Henri Troyat est vaste comme les steppes," Le Figaro Littéraire, 20^e année, no. 1028 (30 déc. 1965), 7.
- Simon, Pierre-Henri. "Les Deux Côtés de la mer, d'Armand Hoog; La Malandre, d'Henri Troyat," Le Monde [des Livres], no. 6890 (8 mars 1967), I.
- Stolarski, Robert. "Troyat devant la critique," Studia Romanica Posnaniensia VII (1981), 39-49.
- . "Histoire du couple France - Russie chez Troyat," Studia Romanica Posnaniensia IX (1983), 105-115.
- Thérive, André. "Les Eygletière" "La Faim des Lionceaux" Revue des deux mondes, (mai-juin 1966), 127-130.
- Troyat, Henri. "Le roman que je n'écrirai jamais," La Gazette des Lettres, 7^e année, n.s. no. 6 (15 mars 1951), 55-58.

"Henri Troyat: La Malandre", Magazine Littéraire, 5 (mars 1967), 50.

"Troyat: best-seller même aux Etats-Unis," Paris-March, 996 (11 mai 1968), 169.

Troyat, Henri et Maurice Chavardès. "Le métier d'écrivain," Figaro Littéraire, 1586 (9-10 oct. 1976), [1] (15).

Vaccaro, Pietro Barbaro. "Henri Troyat e la tecnica narrativa negli Eygletière," Culture française (Bari) (luglio-agosto 1973), 213-219.

Wolfrohm, Jean-Didier. "Le cas Troyat," Magazine Littéraire, no. 26 (févr. 1969), 34-35.

IV Livre entièrement consacré à Troyat

Hewitt, N. Henri Troyat, New York, Twayne, Twayne's World Author Series, 1984.

V Livre partiellement consacré à Troyat

Ganne, Gilbert. Messieurs les best sellers. Paris: Perrin, 1966. [H. Troyat: 107-24.]

VI Thèses

Bouveret, Andrée. "Henri Troyat: influences de Maupassant, Tolstoï, Dostoïevsky", thèse 3^e cycle, Lettres Modernes, Univ. Orléans, 1979.

Tahan, Ilana Antoinette. "The Novels of Henri Troyat".
M. Phil. thesis, Univ. of Aston, Birmingham, England,
1976.

VII Comptes-rendus

Melchior-Bonnet, Christian. Compte-rendu de Les Eygletière, de
Henri Troyat. A la page, 14 (août 1965), 1278.

----- . Compte-rendu de La Faim des Lionceaux, de Henri
Troyat. A la page, 24 (juin 1966), 954.

----- . Compte-rendu de La Malandre, de Henri Troyat.
A la page, 37 (juillet 1967), 1116-1117.